

Belle famille de soldat Lecorney

Dans les archives départementales numérisées de Haute-Garonne, la copie du livret matricule de **Lecorney Eugène Gabriel Raymond**, donne les informations suivantes :

Il est né le 28 mai 1884 à Cazères (Haute-Garonne), fils de et de, domiciliés à (Haute-Garonne).

Lors du conseil de révision de la classe 1904, il a déclaré résider à Toulouse et être dactylographe.

Il avait les cheveux et les sourcils blonds, les yeux châains, le front découvert, le nez long, la bouche moyenne, le menton à fossette et le visage ovale. Il mesurait 1.62 m. Degré d'instruction : 3.

Pour son service militaire, il a été déclaré « bon pour le service » et dispensé (article 21, fils unique de veuve) après ajournement d'un an.

Incorporé le 8 octobre 1906 à la 17° section de commis et ouvriers militaires d'administration (COA), arrivé au corps le 8 octobre 1906, service comptant du 1^{er} octobre 1906.

Nommé caporal le 14 juillet 1907.

Rayé des contrôles le 1^{er} octobre 1907.

Classé « non affecté » de l'administration des Trésoriers payeurs généraux de la Seine, en qualité de surnuméraire à Paris du 22.12.1907.

Classé dans l'affectation spéciale « trésorerie et postes aux armées de la Seine » à compter du 7.12.1914.

Mobilisé à la trésorerie et poste aux armées de 2° classe le 19.12.1914.

À l'époque de la Grande Guerre, on estime que chaque jour quatre millions de lettres, un million et demie de colis et près de 600 000 journaux ou imprimés divers circulent chaque jour dans l'hexagone. Il est vrai que tout ce qui s'échangeait entre civils et militaires bénéficiant de la franchise aux armées.



Démobilisé le 11 mars 1919 et rayé des contrôles le 12 mars 1919.

Passé dans le droit commun le 5 décembre 1921.

Le 10 mars 1922, il a déclaré habiter à Alexandrie, 70 avenue du Prince Ibrahim en Egypte.

Affecté au titre des réserves à la 17° section de COA le 6 décembre 1921.

Dégagé de toutes les obligations militaires le 15 octobre 1933.

Campagnes : contre l'Allemagne :

Intérieur (campagne simple) : du 7.12.1914 au 18.12.1914,

Aux armées (campagne double) : du 19.12.1914 au 11.11.1918,

Aux armées (campagne simple) : du 12.11.1918 au 11.03.1919.

Extraits des livres de l'Abbé Tournier : Les Cazériens à la Guerre :

Novembre – décembre 1917 :

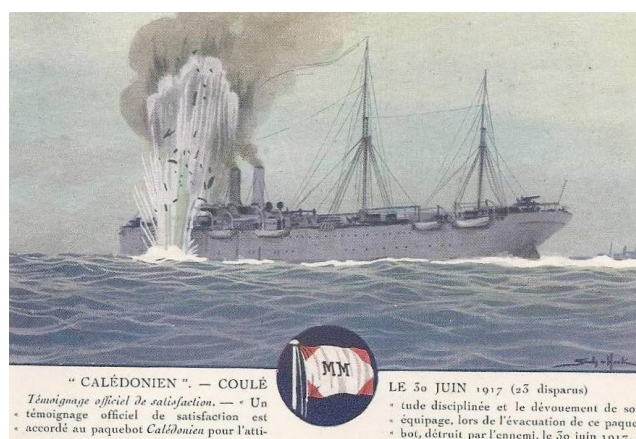
Récit d'un torpillage par le Cazérien **E. Lecorney** :

Les journaux nous annoncent la prise de Gaza et les victoires remportées par les Anglais, dans la région de Jérusalem. Mais, en Palestine, les Anglais ne sont pas seuls : avec eux, combattent des Français et on compte au moins un Cazérien : c'est E. Lecorney, payeur du détachement. Ce sympathique compatriote, en juin dernier, échappa providentiellement à une catastrophe. En voici l'émouvant récit :

Palestine, Khan-Junus (Patrie de Dalila), le 14 septembre 1917

« Vous me demandez, pour les « Cazériens à la Guerre » le récit du torpillage dont j'ai failli être victime. Mon attachement à ma bonne ville natale me fait un devoir d'accéder de suite à un désir aussi aimablement exprimé.

« Désigné comme payeur à la mission française d'Egypte, je quittais Marseille le 12 juin 1917, à bord du « Calédonien », bon vieux bateau des Messageries Maritimes, à la silhouette élégante et d'une installation fort confortable.



« C'était le 20 juin, nous étions presque en vue de Port-Saïd. Nous nous levés de bonne heure pour apercevoir, enfin, cette terre d'Egypte tant espérée. La mer était relativement calme et le temps très beau.

Notre bateau marchait avec régularité, de concert avec le « Général Gallieni ». Autour de nous, faisant bonne garde, les deux contre-torpilleurs, qui nous escortaient, un Grec et un Français, décrivaient des orbites gracieuses, comme de rapides lévriers, rodant autour du maître.

Notre impatience d'arriver se traduisait en préparatifs hâtifs : Nous avions encore deux heures de marche et cependant la plupart des passagers avaient bouclé leurs bagages. Déjà, ô ironie ! On se félicitait mutuellement d'avoir échappé aux nombreux dangers de la traversée.

« Il était 7h35. Soudain, une explosion formidable ébranle le navire ; les vitres et des boiseries volent en éclats. De la salle à manger des premières, où nous nous trouvons, nous montons sur le pont en assurant nos ceintures de sauvetage. Le spectacle est lamentable ; des passagers affolés courent en tous sens ; d'autres se jettent par-dessus bord ; des femmes crient ; des malheureux atteints par l'explosion ont la figure en sang ; des blessés gisent à terre. Les officiers prêchent le calme.

« J'essaie de me rendre à mon poste d'abandon, mais à ce moment dans un craquement sinistre, le bateau se disloque en deux, une partie de l'avant coule instantanément entraînant le canot où nous devons embarquer.

« Nous revenons sur le pont arrière ; on descend une chaloupe, elle est vide, nous nous y jetons. Malheureusement, il n'y a pas un seul matelot et personne ne connaît la manœuvre ; Elle reste accolée au Calédonien, qui maintenant, commence à s'incliner. L'instant est critique. A ce moment, un groupe de passagers affolés se précipitent sur nous, du



haut du bord. Notre malheureuse chaloupe, déjà pleine, chavire sous le choc et nous sommes précipités au fond de l'eau, dans un remous indescriptible. Nous nous débattons au milieu d'épaves hétéroclites, qui nous meurtrissent. Et puis, c'est le noir ; Alors on vit dans une seconde plus qu'en bien d'années !

« Cependant, grâce à nos ceintures- car pour ma part, comme bien d'autres, je ne savais pas nager- nous revenons enfin à la surface. L'impression est si délicieuse, mais hélas ! La masse du navire est toujours là, inclinée, menaçante, au dessus de nos têtes, l'hélice énorme, sortie de l'eau, se balance terriblement, prête à nous écraser. Je peux saisir un gros morceau de Bois, qui passe à ma portée. Cette planche de salut, me permet même d'aider un camarade, qui à bout de forces, allait couler. Un radeau passe près de nous, mais nos appels sont sans écho au cœur des Malgaches, qui l'occupent. L'égoïsme humain a, en ces heures, de terribles cruautés. Heureusement que, d'un autre radeau, des soldats français nous ont aperçus ; Ils viennent à notre rencontre, nous nous hissons difficilement car nos vêtements trempés ont la lourdeur du plomb. Avec tout ce que nous pouvons disposer, planches, bâtons, avec nos mains même, nous ramons désespérément au milieu de malheureux cadavres et d'épaves de toutes sortes ; nos efforts disciplinés réussissent à nous éloigner de la zone dangereuse. Les contre-torpilleurs, partis à la recherche du sous-marin, reviennent à notre secours. Les marins se dépensent avec un courage admirable ;

Au péril de leur vie, ils vont dans leurs canots, tout à côté du Calédonien, qui maintenant, presque complètement couché, va couler, d'un instant à l'autre et le remous peut être très dangereux.

« Enfin ! Le Lansquenet s'avance prudemment vers notre radeau. Nous l'accostons. On nous hisse à bord, non sans difficultés, car, meurtris et brisés, nous sommes incapables du moindre effort. A ce moment même, dans un fracas de tonnerre provoqué par l'explosion des machines, notre malheureux Calédonien se dresse tout droit puis s'engloutit définitivement pendant que des contre-torpilleurs et des radeaux, partent spontanément les cris « Vive la France ! ». De telles minutes, ne s'oublent jamais.

« La tragédie est terminée. Nous restons encore une demi-heure, à recueillir des naufragés. Puis, certains qu'il ne reste plus d'existences humaines à sauver, les deux contre-torpilleurs filent à toute vitesse vers Port-Saïd.

« Avant de débarquer à terre, on nous fait monter à bord du Cuirassé français Le J..., où le Général Bailloud, le Ministre et le Consul de France, viennent nous apporter des paroles de réconfort. A notre émotion, se mêlait malgré tout, un peu de confusion, car nous étions dans un état pitoyable, en loques, presque sans habits. On essaie de dresser la liste des survivants. Hélas, que de manquants ! Que de figures aimées, à jamais disparues !

« Et, à la table où les officiers du Cuirassé nous offraient à déjeuner, nous regardions avec un serrement de cœur, une pauvre fillette, d'une douzaine d'années, qui réclamait en vain sa mère, dont nous avons aperçu le cadavre flottant. Nous essayions de la calmer, mais nos récits semblaient démentir nos témoignages de consolation.

« Boches barbares ! Voilà votre œuvre ! Et vous voudriez qu'on oublie ! Ah ! Certes non ! Avec nos héroïques Poilus, qui dans les tranchées n'ont pas reculé devant vos gaz asphyxiants, vos liquides enflammés, tout votre attirail de malfaiteurs, nous ne saurons jamais assez stigmatiser vos procédés de bandits. C'est même pour nous, qui en fûmes les victimes, ou les témoins, un devoir de justice. Et c'est pour remplir ce devoir, M. le Curé, que j'accepte l'hospitalité de votre publication.

« Permettez-moi de vous en remercier doublement, puisque cela me procure en même temps, un agréable plaisir de me rappeler au bon souvenir de mes sympathiques compatriotes ».